Marguerite Giriens-Guignard

La douane de Derrière la Côte alors qu'elle est en fonction.

Rose Guignard, dans son très remarquable récit : Neiges d'antan, paru en 1941, a décrit la rencontre de sa mère Amélie, née Audemars de Derrière-les-Grandes-Roches, avec Charles-Henri Guignard. Celui-ci construisit une maison à proximité du Crêt chez Zaca. Ce sera ce bâtiment qui deviendra, un temps tout au moins, la douane de Derrière-la-Côte.

L'oracle s'était prononcé. Amélie accepta, heureuse cependant au fond d'elle-même d'avoir été choisie par un parti enviable que chacun estimait.

Quant à Charles-Henri, la réponse d'Amélie doubla son énergie. Renonçant au projet de s'établir dans la maison paternelle, il décida de construire une habitation à proximité ; entreprise audacieuse pour quelqu'un qui tenait avant tout à faire honneur à ses engagements et ne pouvait compter que sur son travail.

Le plan établi, la charpente fut confiée aux frères Berney, réputés pour leur bienfacture.

Amélie venait souvent près du chantier où déjà les murs entrepris par « Joset Baud » s'élevaient. En eux était enclose sa vie future. Cette petite chambre du coin, au levant et au nord, lui plairait sûrement. Elle avait vue sur la route et sur la fontaine où le bétail venait boire et où les laveuses se racontaient leurs histoires autour du bassin.

Charles-Henri surveillait, dirigeait et mettait lui-même la main à la pâte avec un courage opiniâtre.

La fiancée éprouvait pour son futur mari plus de respect que d'amour. Par contre la mère du jeune homme lui avait complètement pris le cœur. Elle l'accueillait dans sa maison comme quelqu'un dont la visite est ardemment souhaitée.

- Comment, Amélie, c'est toi !

Ces mots, prononcés avec une ferveur touchante, accompagnés d'un regard qui révélait un infini de tendresse, remplissaient l'âme de la jeune fille d'une douce joie. Il y avait surtout en elle une telle plénitude de vie intérieure qui débordait et rayonnait qu'Amélie était subjuguée jusqu'à l'adoration. Personnalité religieuse qui avait fortement subi l'influence du Réveil de 1830, la mère de Charles-Henri se rattachait à l'Eglise libre dont elle était un membre fondateur. Ses parents faisaient partie de l'assemblée des frères dissidents.

Au début des relations de Charles-Henri et d'Amélie, quelque peu déconcertée par le choix de son fils, elle murmurait avec mélancolie :

- Pourquoi chercher une fille si loin dans les bois, et encore une de l'Eglise nationale, quand il y en a de si charmantes dans l'Eglise libre.

Ce point de vue un peu étroit à l'égard des questions ecclésiastiques ne diminuait en rien la richesse de son expérience. Aux prises avec des souffrances de toute nature, elle avait mesuré le vide et l'amertume de l'existence jusqu'au jour où la Bible lui ayant révélé un monde nouveau, elle s'était abandonnée à son Dieu.

« Tu m'as fait connaître le chemin de la vie. »

Tous les récits bibliques lui étaient familiers. Elle les racontait avec feu. Elle en citait constamment des passages où elle trouvait sa nourriture quotidienne. Amélie l'écoutait, captivée par ce langage si différent des discussions politiques ou philosophiques auxquelles elle était habituée dans la maison paternelle.

Marianne lui parlait de la croix, du Sauveur du monde et cherchait à l'attirer dans la voie où elle avait trouvé le repos de son âme. Cependant elle n'exerçait aucune pression sur la jeune fille. Elle lui décrivait souvent avec enthousiasme les hautes qualités de son fils aîné. Enfant remarquable qui, à l'âge de quelques mois, avait fredonné dans son berceau une mélodie nouvelle que ses parents étudiaient.

A dix ans, ne pouvant obtenir de son père la plus que modeste somme de cinquante centimes pour un recueil de chants d'école intitulé « La Fauvette », il s'était mis en devoir de le copier en entier, soit une cinquantaine de numéros, recueil que la mère émue ouvrait et feuilletait pieusement sous les yeux de la fiancée émerveillée.

On pouvait admirer en lui, à côté de son énergie, une bonté cachée dont la mère seule avait deviné la source inépuisable.

Amélie apprenait aussi à connaître l'homme qui la déconcertait encore tout en la gagnant peu à peu.

La maison natale de Rose Guignard, Derrière-la-Côte, construite par son père Charles-Henri.

Le don à sa fiancée d'une superbe montre en or, cadeau qui s'offrait ordinairement après le mariage, était significatif. Amélie se sentait souvent oppressée par cette puissante personnalité à l'extérieur austère, au ton volontiers tranchant et à une certaine brusquerie habituelle qu'il cherchait à adoucir.

Un dimanche de juillet, les fiancés, leurs parents et amis, se rendirent sur la pièce de pâturage qu'Henri Guignard possédait non loin de sa maison. Pour y arriver, il fallait traverser les champs par un étroit sentier bordé de sauges bleues, de marguerites et d'esparcettes roses et grimper jusqu'à la limite des forêts. Là se trouvait un bouquet de hêtres, entre lesquels une plate-forme avait été aménagée. On accédait à cette « caboule » par quelques marches de pierre recouvertes de mousse et d'herbes folles. C'était la retraite favorite d'Emilie. Elle y venait travailler, lire, rêver, pleurer aussi dans ses heures de mélancolie. Puis, ouvrant le clédar rustique, on se trouvait sur la pièce toute imprégnée des senteurs de la résine. Des troncs de sapin fraîchement coupés s'entouraient déjà des fleurs blanches du fraisier, parmi lesquelles les fruits commençaient à mûrir. Charles-henri s'était enfoncé dans l'épaisseur dubois. Il ne tarda pas à revenir avec un magnifique bouquet de fraises rouges, appétissantes, parfumées.

- Tiens, dit-il, le tendant à sa fiancée avec cette brusquerie qui voilait sa timidité.

- Oh ! s'exclama la jeune fille, comme elles sont belles…

Et elle lui présenta le bouquet pour qu'il se servit le premier. Mais lui, se dérobant comme d'habitude aux remerciements, disparaissait de nouveau pour une nouvelle cueillette pendant qu'elle faisait circuler à la ronde ce gage d'amour dont elle était touchée.

Après une montée douce entre des pierres moussues et des fayards clairsemés, on descendit dans la grand'combe ensoleillée. C'est là que tous les jeunes désiraient s'ébattre. Une autre fois, on continuerait le chemin jusqu'à la forêt mystérieuse et profonde comme une cathédrale où le recueillement n'était troublé que par le battement d'ailes d'une poule effarouchée ou par le cri du pic bigarré ou du pic noir à calotte rouge qui travaillent sans cesse tous les deux au nettoyage des troncs. Puis, arrivés au mur frontière, on franchirait avec émotion et solennité l'étroit passage qui sépare notre petit pays du sol de France.

Mais ce dimanche-là, les cœurs étaient en fête, tout à la joie de folâtrer, de danser. Un immense tas de branches sèches avait été préparé la veille par Charles-Henri qui prévenait tout, pensait à tout. Il y mit l'allumette. On entendit le craquement du bois et le pétillement des bûches. Une fumée âcre s'en échappa, et les flammes s'élevèrent, joyeuses, tumultueuses comme un essor de toute cette jeunesse ardente. Cependant, Charles-henri faisait remarquer à sa fiancée, disséminés dans le gazon, des morceaux de bois blanc dépouillés de leur écorce. Bien secs, ils donnaient une flamme vive, claire et réchauffante.

- C'est du bois pelé, disait-il en s'approchant d'elle ; comme tu seras contente de t'en servir dans peu de temps pour faire notre déjeuner !

Mais Amélie prêtait une attention distraite aux vertus magiques de ce bois dont elle avait été entourée, enveloppée et comme écrasée dès son enfance. Aujourd'hui elle se trouvait émancipée, heureuse de vivre au milieu d'une société dont elle était la reine et charmait son entourage par ses remarques spirituelles et gaies.

Maurice, le frère d'Amélie, eut l'idée de fixer à un petit sapin une coupe pleine de vin blanc. Chacun fut invité à donner une production de son choix, après laquelle il serait admis à boire à la coupe.

Le petit Albert, âgé de 10 ans, remporta un plein succès en récitant « Le loup et l'agneau », mais cette coupe merveilleuse ne parut pas le tenter. Il y but avec une grimace, se disant au fond de lui-même qu'il aurait préféré un verre de sirop ou quelque autre friandise.

Sa gentillesse et son succès avaient gagné le cœur d'Amélie qui lui fit force compliments. Il admirait de tout son cœur la charmante fiancée de son frère. Il était impressionné par la grâce qui émanait d'elle et la suivait constamment de ses candides yeux bleus. Le souvenir de cette journée exceptionnelle ne s'effaça jamais de sa mémoire, et lorsque, dans les dernières années de sa vie, il en parlait comme d'un fait récent qui gardait sa fraîcheur, on lui demandait :

- Amélie était-elle donc si jolie ?

- Je ne sais pas, répondait-il, mais elle avait du charme.

VIII

Les travaux de construction avançaient rapidement. La pose du toit, appelée « lever » serait fêtée dans tout le hameau. Un festin fut préparé longtemps à l'avance, chacun y était invité. Comme on ne trouvait pas de salle assez vaste dans les environs, la grange fut choisie et abondamment décorée de verdure. De bonne heure, un matin, le petit sapin se dressait orgueilleusement sur le faîte du toit et dès la fin du jour eut lieu une procession touchante. Il semblait que chaque habitant voulut apporter sa pierre à l'édifice en arrivant les mains pleines, et les cadeaux pleuvaient sur le futur ménage : pièces de vaisselle, cuillers d'argent, pendule noire, ovale aux chiffres romains en émail bleu, chaises en noyer poli… rien n'avait paru trop beau pour marquer un événement aussi important. Amélie, souriante, recevait les visiteurs, trouvant pour chacun le mot d'esprit qui exprimait sa reconnaissance.

Dans la grange, de longues tables étaient dressées. Un veau avait été tué la veille et le parfum du rôti accueillait agréablement les convives. Les jambons étaient descendus de la cheminée et le vin circulait déjà. On fit grand honneur à ce repas peu ordinaire qui fut suivi de chants, récitations et discours selon la mode du temps.

Un orchestre de quatre musiciens s'installa sur les « ébauchés », et les couples tournoyèrent gaiement. Un tailleur de pierres nommé Fillettaz chanta « La belle Afrique », et le vieux Louis Siméon, toussotant pour s'éclaircir la voix, scanda ces vers :

Recourbé comme une apostrophe,
Un horloger, la lime en main…

Cette fête si bien commencée se prolongea fort tard dans la nuit, et les gens de Derrière la Côte en parlèrent longtemps chez eux à la veillée.

La maison était maintenant achevée et avait vraiment fort bon air. La façade blanche souriait au soleil matinal. Blancs aussi étaient le toit et la chape en bardeaux neufs. Devant la maison s'élevait une terrasse assez vaste soutenue au moyen de blocs en pierre taillée. Par l'escalier qui s'ouvrait au centre, on atteignait le perron de granit et la porte d'entrée. Des plants de sorbier et de frêne se dressaient à l'entour jusqu'à la limite du jardin encore en friche. La maison neuve dominait la route de son allure franche et décidée. De loin, elle semblait une sentinelle avancée du côté du Risoux, montant la garde à la frontière toute proche.

Des locataires, ménage sans enfants, en occupaient déjà le premier étage, avant même que le propriétaire légitime y fut installé.

Le mariage eut lieu le 9 novembre et la bénédiction lui fut donnée à la Chapelle. L'après-midi, un voisin obligeant prêta son char et son cheval pour conduire la noce jusqu'au village du Lieu. Ce fut là tout le voyage des jeunes

époux. Le soir, ils entèrent avec leurs invités dans le nid qu'ils s'étaient préparé et où un repas leur était servi.

Le couple eut deux filles, Marguerite et Rose. Cette dernière conte la suite de cette histoire dans « Souvenirs d'enfance », texte légèrement postérieur à celui de « Neiges d'antan ».

Marguerite

Totalement différente était sa sœur aînée aux beaux yeux bruns, aux cheveux noirs, au charmant sourire. Elle était vive, naturelle et gaie. Elle chantait de sa voix musicale et expressive, se mettait d'elle-même au piano. Que son jeu fut imparfait, elle ne s'en inquiétait guère et jouissait profondément de la musique. Elle avait l'oreille fine et sensible et retenait aisément tout ce qu'elle entendait. C'est elle qui animait ces soirées du dimanche que Rose détestait si cordialement. On lui disait :

- Marguerite, chante « Ninon ». Et elle chantait Ninon ou bien :

D'abord le cœur sommeille.
Puis quand il a quinze ans
Ce cœur bat et s'éveille
Au retour du gai printemps.

Autant Rose aimait la maison, autant sa sœur la fuyait et recherchait la société, les gens aimables et gais avec lesquels elle pouvait plaisanter et rire. Que de fois la « petite » dut aller chercher la « grande » installée depuis bien des heures chez Mme Meylan-Nicolet ! Et le soir, il y avait le cours de chant, le Chant-Sacré, l'antifeu, que sais-je encore. Papa n'aimait pas ces sorties fréquentes, il grondait souvent, et maman, très indulgente, s'efforçait d'aplanir, d'adoucir, de cacher, d'altérer la vérité.

Marguerite avait de la peine à se lever les matins. Les heures d'établi lui paraissaient si longues à côté de papa sévère et souvent courroucé. Maman ne pouvait comprendre cette sévérité, presque cette hostilité à l'égard de sa fille aînée et se demandait quelle en était la véritable cause, et pourquoi des actes dus à la légèreté et l'insouciance étaient considérés comme des crimes.

Marguerite avait des amies charmantes comme elle, Evelyne, Lili, les deux plus intimes.

Walti dut tenir une place de choix dans sa prime jeunesse. Le nom, le personnage, disparurent de l'horizon.

Un soir, Rose était déjà douchée, sa grand sœur vint se glisser près d'elle – il était déjà assez tard – dans le lit à rideaux blancs qu'elles partageaient d'habitude.

- Devine qui m'a raccompagnée ?

La petite énuméra les principaux adorateurs, mais sans succès.

- C'est Monsieur Giriens !

Quel émoi, quel trouble ! Depuis les examens de printemps, Monsieur Giriens était son régent. Elle avait quitté la petite école pour entrer dans cette grande classe si différente, dirigée par un homme qu'elle admirait et redoutait. Et c'était celui-là qui avait raccompagné sa sœur ! Sa nuit fut agitée et pleine de rêves. Une ère nouvelle commençait pour la petite écolière très quelconque qui devint un personnage important, un agent de liaison entre deux amoureux.

- Combien as-tu de frères, combien as-tu de sœurs, lui demandait le matin à la récréation Monsieur Giriens.

Toute rougissante elle répondait :

- Je n'ai pas de frères, je n'ai qu'une sœur.

La même question se répétant à l'ordinaire, l'écolière eut, tout à fait contre son habitude, l'audace de répondre un beau jour :

- Je n'ai pas de sœur, je n'ai qu'un petit frère.

Le régent rit alors de son bon rire sonore et dès lors la question devint celle-ci :

- Comment va ton petit frère ?

Le « petit frère » était l'objet d'une grande sollicitude et chaque jour une enveloppe beige pliée en un tout petit format était remise aux bons soins de Michel II – Michel étant le nom du facteur attitré !

Michel II s'acquittait avec importance de sa mission et se plaisait parfois à faire enrager la destinataire.

- Je n'ai rien aujourd'hui.

- Je te dis que tu as quelque chose, sors vite cette lettre !

Cela tournait au combat, à la tragédie, jusqu'au moment où maman, énervée, sortait de la cuisine, sa poche à la main :

- A présent, donne-lui cette lettre !

Enfin, la petite sortait de sa poche le document adressé à la bien-aimée en fines lettres serrées toutes pleines d'amour.

La réponse ne se faisait pas attendre, mais il fallait user de ruse pour ne pas attirer l'attention des élèves.

- Monsieur, voulez-vous me tailler mon crayon ?

Et sous l'abri bienfaisant du pupitre, une enveloppe blanche passait de la main de l'enfant dans la large main qui savait si bien donner des taloches, mais dont l'étreinte, soudain, se faisait douce et tendre.

Après deux années environ d'heureuses fiançailles, la noce eut lieu le 30 avril 1898.

Ce fut une magnifique journée. Dès le matin, les invités furent reçus dans la maison où un déjeuner de viandes froides, thé, vin, gâteaux, était servi. Les gamins du voisinage cernaient la maison, attendant leur part de bricelets. Lucien, tout joyeux, disait en patois en regardant du côté de Rose

- Y a enco poû oûne passaïe !

La seconde passée n'eut jamais lieu et le pauvre vieux mourut bien misérablement.

Marguerite, au milieu de tout ce monde, était remarquablement belle et sa petite sœur la contemplait, très impressionnée.

Les époux prirent place dans une berline, en face d'eux étaient les amis de noce : Lili et Grossen. Dans les breaks, toute la parenté et d'autres amis, papa, maman, oncle Mausser, Elise Giriens avec Valentin, Ida avec Edward Dupuis, grand-papa, grand-maman, Elisabeth avec Octave, et d'autres encore.

Puis trois petites-filles, Marie Giriens d'Etoy, puis la sœur de l'épouse et Adèle Guignard. Le mariage fut béni à l'Abbaye par Mr. Schumacher. Le repas du soir eut lieu chez Guignard-Vidoudez. Des discours se succédèrent. Oncle Mausser souhaita une kyrielle de Giriens. Papa chanta : « Fille des cieux, séduisantes espérance », de Schubert, de sa voix qui n'était pas très forte et sans accompagnement.

Les époux attendirent la poste de 5 heures pour le Pont d'où ils partirent pour le Tessin. Au moment de quitter sa fille, papa sortit tout l'argent qu'il avait dans sa poche et le lui mit entre les mains pour son voyage.

Il avait trouvé en Monsieur Giriens un fils respectueux et dévoué dont le caractère aimable et gai avait le don de le dérider tout à fait. Dès lors son attitude à l'égard de sa fille aînée changea complètement et les plus beaux dimanches étaient ceux où toute la famille se trouvait réunie.

Marguerite Guignard adolescente.

Marguerite Giriens-Guignard jeune fille ou jeune femme.

Nous n’avons pas pour l’heure de précisions sur les dates de naissance et de décès de Marguerite. On peut estimer qu’elle est née au début des années huitante du XIXe siècle. On trouvera par ailleurs amples informations sur son mari, Henri Giriens, qui figure sur notre rubrique : Grandes figures combières d’autrefois, no 70.

Henri Giriens était probablement quant à lui né en 1873. Instituteur, il y avait débuté en 1893. Il devint rédacteur de la Feuille d’Avis de la Vallée en 1909. Il devait décéder en 1926, avant même d’être arrivé à la retraite.